Une définition

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 44

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-226069

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

— Une femme a bien le droit d'être un peu nerveuse, pense-t-il indulgent.

Mais Christiane parle et, hélas ! ses propos sont dépourvus d'aménité.

— Jean-Pierre, dit-elle, tu devrais faire comme tout le monde : essayer de gagner de l'argent, beaucoup d'argent ! Je ne peux vraiment pas faire face aux dépenses du ménage avec la modeste somme que tu me donnes chaque mois.

Jean-Pierre regarde sa femme et songe aux bonnes petites amies.

— C'est vrai, continue Christiane, toutes mes amies sont des femmes chic. Simone et Jacqueline ont de la fortune, c'est entendu ; mais Françoise et Colette n'ont pas eu un sou de dot. Aussi elles se passent de bonnes comme moi ; mais elles ont leur voiture parce que leurs maris sont débrouillards. Colette me disait que son mari avait acheté leur auto à tempérament. Par exemple, ils dépensent moins que nous pour la nourriture alors que tu es vraiment exigeant pour nos menus.

— Oui, Kiki, je tiens à notre santé à tous deux. Ma grand'mère disait : « Il vaut mieux aller chez le boulanger que chez le pharmacien », et je suis l'un de ceux qui continuent à être de cet avis.

Quant à afficher un luxe que je n'aurais pas la possibilité de m'offrir qu'avec des soucis d'échéances peut-être terribles, je ne me sens pas le courage de le désirer, estimant payer beaucoup trop cher un plaisir relatif dans ces conditions-là.

— Vraiment, Jean-Pierre, tu es un fossile, en retard sur ton siècle de je ne sais combien d'années. Tu évoques les maximes de ta grand'mère ; c'est bien cela, tu as la mentalité de son époque.

Jean-Pierre sourit : il connaissait bien Christiane, impulsive, franche, capable de tous les dévouements ; mais malheureusement un peu influençable ! Le temps corrigerait ce léger défaut et, telle qu'elle était, Kiki représentait pour lui la plus délicieuse compagne qu'on puisse rêver.

Peu à peu la conversation s'engagea sur un terrain moins brûlant et le reste de la journée se passa très agréablement.

Mais le lendemain Christiane fut désolée de ne pouvoir offrir à Jean-Pierre l'un de ses menus préférés.

Très industrieuse, elle fit contre mauvaise fortune bon cœur et s'ingénia à rendre succulentes les simples denrées qu'elle put acheter.

Et, à l'heure du dîner, elle reçut son charmant mari avec le plus délicieux de ses sourires.

Ce dernier portait à la main un carton contenant un bouquet venant de chez un bon fleuriste.

— Kiki, dit-il en lui tendant le présent, je nous souhaite de nombreuses années aussi heureuses que celle qui vient de finir.

— Merci, Jean-Pierre, comme tu es gentil, répondit la jeune femme tout en ouvrant le carton.

Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en y découvrant un bouquet rond, d'allure vieillotte, mais composé d'étrange façon : au centre, un artichaut, puis se suivant en cercle, radis, carottes et navets, le tout parachevé par des feuilles d'artichauts reposant sur un beau rond de papier dentelé. Sur le ruban qui le nouait se lisait : bouquet de crise !

— Christiane, dit Jean-Pierre légèrement taquin, j'ai pensé t'être agréable, car hier tu te plaignis de la difficulté de la vie.

La jeune femme fronça les sourcils et retira sans précaution le bouquet sévère. Mais dessous, au fond du carton, un écrin se voyait ; il contenait le bijou désiré par Christiane.

— Merci pour de vrai, Jean-Pierre, dit-elle ; j'ai bien failli être malheureuse !

— Nous ne le serons jamais, Kiki, si tu conserves ta belle nature confiante et sincère. Défends ton bonheur qui, peut-être, porte ombrage à ceux qui ne sont pas capables de le trouver. L'ambition, vois-tu, est la consolation de ceux qui n'ont pas d'amour ! Maintenant, si ton dîner peut attendre à demain, je t'emmène au restaurant.

— Non, Jean-Pierre, si tu le veux bien nous resterons ici ; j'ai fait de mon mieux, bien que le menu ne soit pas ce que je souhaiterais.

— Avec plaisir, Kiki. Je descends à la cave chercher une bouteille.

— C'est cela, Jean-Pierre, répondit Christiane en mettant dans un vase le bouquet de la crise.

— Jean-Pierre, dit-elle encore, ce bouquet est pour moi empreint de philosophie ; il m'a fait me rendre compte de mon bonheur : « Pour être heureux, il ne faut pas regarder au-dessus de soi ».

— Attention, Kiki, c'était aussi l'une des maximes de ma grand'mère ; tu vas devenir rétrograde.

Et leurs rires fusèrent, sonnant la vraie gaîté.

Gilbert J.

UNE DEFINITON

A l'école. — L'inspecteur: Dites-nous ce que c'est que le sel ?

L'élève : Le sel, Monsieur, c'est quelque chose qui donne un mauvais goût à la soupe, quand on n'en met pas dedans.

Termes abstraits. — L'institutrice a voulu faire définir par ses élèves « l'inconcevable ». Résultats piteux. Pourtant, une petite fille a remis la réponse suivante, qui dénote une imagination remarquable :

« L'inconcevable », c'est quand un éléphant est dégringolé du haut d'une falaise et qu'il reste attaché par la queue à une pâquerette ! »

Un peu de fantaisie. — On parle du chiffre 13, du vendredi, du sel renversé et de diverses autres superstitions qui sont courantes dans presque tous les pays.

— Il ne faut pas rire de ces choses-là, dit gravement un auditeur. Ainsi, tenez, j'avais un vieil oncle qui, à l'âge de soixante-dix-sept ans, commit l'imprudence d'assister à un dîner où l'on se trouvait treize à table.

— Et il mourut le lendemain ?

— Non, mais juste treize ans après.

UNE HISTOIRE ZOOLOGIQUE

LES journaux annoncent la nouvelle suivante : « Il y a environ six mois, le ministre de l'agriculture du troisième Reich a chargé le professeur Hiltzheimer, directeur du Musée Social de Berlin, de définir les races canines véritablement allemandes, c'est-à-dire celles qui étaient déjà établies en Allemagne dans les temps préhistoriques ».

Le savant professeur entreprit des fouilles qui lui permirent de découvrir un grand nombre d'ossements canins. Se basant sur ces découvertes, le professeur Hiltzheimer arriva à la conclusion que les vrais chiens allemands étaient le dogue danois et le fox-terrier à poil ras.

Il faut espérer que tous les chiens non aryens seront bientôt exterminés en Allemagne. D'ailleurs pourquoi se limiter aux seuls chiens ? Et les autres animaux non aryens ? Il est permis de prévoir que les Berlinois assisteront prochainement au spectacle que voici : Le jardin zoologique brille sous un soleil resplendissant. Dans une allée ombragée s'avance la Commission pour l'extermination immédiate de toutes les bêtes d'origine non aryenne. En tête de la Commission, on aperçoit la majesteuse figure de M. le professeur Hiltzheimer. Ce grand savant n'aime pas à tergiverser, ses décisions sont rapides et irrévocables.

— Au suivant ! commande le professeur.

— Un éléphant ! répond l'assistant.

— Mais pourquoi, monsieur le professeur ?

— Parce que c'est un juif.

— L'éléphant, un juif ?

— Comment ! vous ne voyez donc pas ce nez crochu ? Qu'on l'extermine !

— Oui, monsieur le professeur.

— Au suivant !

— Une autruche !

— Qu'on l'extermine !

— Oui, monsieur le professeur.

— Au suivant !

— Un lion.

— Qu'on l'extermine !

— Mais, permettez... si j'ose dire... c'est le roi des animaux.

— On ne vous demande pas votre avis. Et puis ne voyez-vous pas cette crinière frisée ? Qu'on l'extermine, et au suivant !

— Une baleine.

— Qu'on l'extermine !

— Mais... croyez-vous qu'elle soit juive aussi?

— Non, la baleine n'est pas juive, mais elle a abrité un juif pendant trois jours. Qu'on l'extermine !

— Oui, monsieur le professeur.

Au bout de deux heures, tout est fini.

Dans le jardin zoologique de Berlin, il ne reste plus un seul animal. Le professeur regarde d'un œil satisfait les cages vides et demande :

— C'est bien tout ?

— Absolument tout, monsieur le professeur.

— Parfait. Mais ça ?

Le professeur se penche sur un des braves miliciens et ayant mis ses lunettes se met à examiner attentivement un point noir sur son faux-col.

— Et ça, dites-moi, qu'est-ce que ça représente ?

— Pardonnez-moi, monsieur le professeur ; c'est une punaise. Dois-je l'exterminer ?

Le professeur se met en rage :

— Vous semblez oublier, monsieur, que dans les veines de cette noble bête coule le plus pur sang aryen. Qu'on la conserve, qu'on la mette dans la meilleure cage ! Qu'on la nourrisse ! Qu'on lui donne des vêtements ! Des chaussures Au compte de l'Etat. Nous devons encourager tous ceux en qui coule le pur sang aryen.

POURQUOI ?

Pourquoi de ceux qui manquent de linge, dit-on qu'ils sont dans de beaux draps ?

Pourquoi dit-on d'un homme qui n'a pas de pain à manger, qu'il est dans le pétrin ?

Pourquoi appelle-t-on officier de fortune celui qui n'en a pas ?

Pourquoi lorsque vous dites à quelqu'un : « Je ne partage pas votre avis, » ajoutez-vous : « Les avis sont partagés » ?

A l'école de natation. — Jean-Louis reçoit au contrôle un numéro en zinc qu'on lui recommande de fixer soigneusement à son caleçon.

— Pourquoi ce numéro ?

L'employé, d'un ton calme :

— C'est pour qu'on reconnaisse plus facilement les noyés.

Une épouse pratique. — Une dame, très émue, se précipite comme une trombe dans le cabinet d'un des principaux avocats de la ville. Sans se donner la peine de s'asseoir, sans même adresser à l'homme de loi la moindre salutation, la dame lui dit à brûle-pourpoint :

— Mon divorce... mon divorce est-il admis par le tribunal ?

— Mais la procédure suit son cours, répond l'avocat, un peu interloqué par cette entrée.

— Dieu soit loué ! répond la dame, brûlez de suite les pièces du dossier.

— Vous êtes donc réconciliés ? répond l'avocat en esquissant un sourire.

— Réconciliés ! mais pas du tout ; mon mari a été écrasé ce matin par un train de chemin de fer, alors je vais demander des dommages-intérêts.

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE
HALDIMAND, 11
DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 9, r. Pichard Tél. 34.366 Lausanne
Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
Zumstein 1935 à 3 fr. 75
Albums Yvert dernières éditions.

Un Monsieur
à qui on ne la fait pas...
exige un apéritif sain «DIABLERETS»
et non un «Bitter» et il n'est jamais trompé.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.